

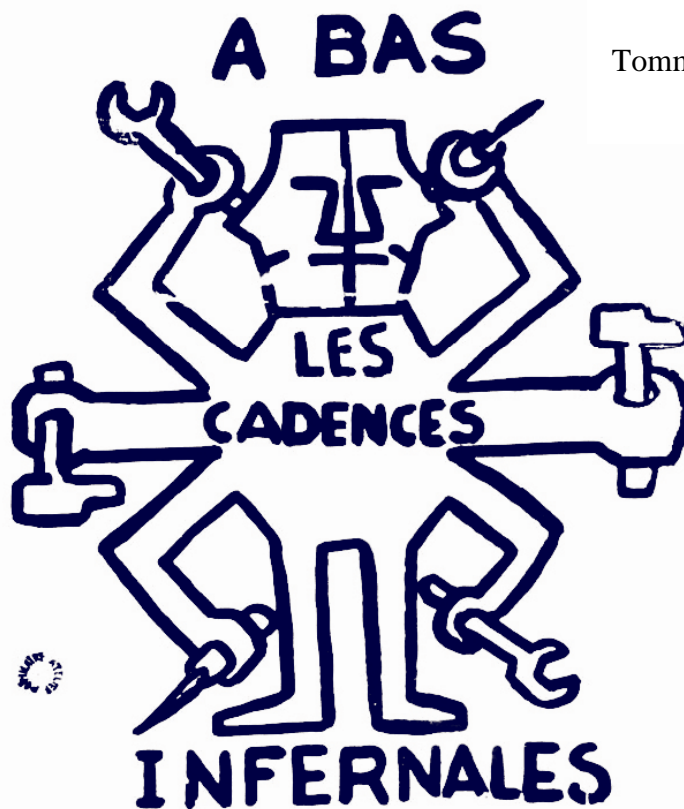
ATTENTION TRAVAIL

Coeur
d'Art
& Co

Lecture pour comédiens et violoncelle
Voix : Dominique Chénet, Patrice Lattanzi
Musique : Françoise Basset

*« Qu'est-ce qu'on attend pour
mettre des singes sur ces
machines ? Moi je proposerais ça
à Agnelli : les singes à l'usine et
les ouvriers dans les arbres.
Quelquefois, j'ai l'impression que
nous sommes plus bêtes que des
singes. »*

Tommaso Di Ciaula – « Tuta blu »
(bleu de travail)



COEUR D'ART & CO
13 rue Babeuf
42100 Saint Etienne
tél : 04 77 38 16 28
coeurdart-co@club-internet.fr
www.coeurdartnco.fr

« Les hommes qui aujourd'hui tiennent dans leurs mains la réalité, qui endurent le choc de la pierre qui tombe et de la machine qui éclate, sont des poètes à bouche close. Une harmonie tragique est dans leur souffrance inconnue.

Leur peine précède la lumière. Ils viennent dans l'heure émue où il va faire jour. Leur piétinement monte dans l'usine aux transmissions immobiles. Le geste accoutumé du machiniste tâte les écrous serrés au dernier fil. C'est l'heure. Le départ lent de la bielle étale sur la glissière blanche l'huile blonde. Le volant dévide ses câbles sur ses rayons qui s'accélèrent, grands bras lancés comme à saisir un idéal inatteignable. Les métiers marchent. Et le bruit du travail semble dans le matin candide, le bourdonnement d'un insecte aux ailes noires.

Qui dira le paradis perdu de cette humanité ? »

Pierre Hamp, *Les métiers blessés*, 1919

Au-delà du simple témoignage, les écrits d'ouvriers apportent, bien souvent, un éclairage particulier, voire singulier, sur la relation au travail et sur le monde industriel.

S'ils sont généralement l'expression d'une réalité laborieuse et d'un ancrage dans le quotidien, ils ne sont pas pour autant dénués de sensibilité, d'humour et de poésie.

Romans, chroniques, journaux, manifestes... l'expression ouvrière revêt un caractère multiple recouvrant une bonne partie des aspects de la création littéraire.

C'est en prenant appui sur cette diversité que les acteurs de la compagnie Cœur d'Art & Co (deux comédiens accompagnés par une violoncelliste) s'efforceront de créer avec les mots, les notes et les sons l'environnement propice à l'expression de l'humanité ardente qui émerge de cette littérature.

C'est en traversant les époques mais aussi en juxtaposant le concret et le poétique qu'ils tenteront de faire résonner quelques unes de ces « *Voix d'en bas* » qui, hésitantes parfois, porteuses d'espoirs souvent, sincères toujours (on donne sa propre vie en exemple), ont, au fil du temps et de l'évolution de la relation au travail, puisé leur ferveur et leur pertinence au plus profond de la mémoire du peuple.

CA&Co, février 2010



Auteurs et textes

Constant Malva

« *Ma nuit au jour le jour* »

Coll. « Actes et mémoires du peuple »

Ed. Maspero – 1978

Jean-Pierre Levaray

« *Putain d'usine* »

Ed. L'insomniaque - 2004

Tommaso Di Ciaula

« *Tuta blu* » (*bleu de travail*)

Ed. Federop & Actes sud – 1982

Fabienne Swiatly

« *Gagner sa vie* »

Ed. La fosse aux ours - 2006

Marcel Durand

« *Grain de sable sous le capot* »

Ed. La Brèche – 1990

Jean-Baptiste Clément

« *La machine* »

Extrait du recueil « voix d'en bas »

Coll. « Actes et mémoires du peuple »

Ed. François Maspero - 1978.



Constant Malva de son vrai nom

Alphonse Bourlard, 1903-1969

(Belgique). Mineur et écrivain prolétarien.

« Quand je pense qu'hier je me représentais ces écrivains: conteurs, romanciers, poètes, comme des dieux! Je n'aurais jamais osé espérer que je deviendrais un jour leur ami et confident. Plus, je suis moi-même un de ces dieux, un dieu inférieur si l'on veut, un dieu des enfers, un dieu tout de même. Oh! je ne tire aucune vanité de ma métamorphose. Si je me suis élevé dans certaines sphères, je n'en ai aucun mérite, je n'ai pas fait l'impossible; j'ai dit des choses que j'avais à dire et ce n'est pas si difficile.

Je suis quand même fier d'être ce que je suis.

Quand je compare mon sort à celui de mes compagnons de travail, je me dis: "Combien je suis plus heureux qu'eux! »

Ma nuit au jour le jour



Né en 1955, **Jean-Pierre Levaray** est ouvrier de fabrication à Grande-Paroisse, usine de produits chimiques, implantée à Grand-Quevilly près de Rouen.

En février 2002, cinq mois après l'explosion d'AZF Toulouse, le salarié a publié son premier livre, « Putain d'usine », qui s'est vendu à plus de 10000 exemplaires. Il y relate la dure réalité du travail à l'usine : « *Le travail salarié est assez mortifère. Nous le subissons presque comme une malédiction et il influe sur toute notre vie.* » L'auteur insiste sur son envie de parler du quotidien : « *Ce que c'est de se lever à 4 heures du matin.* »



Ouvrier, petit-fils de paysan, **Tommaso Di**

Ciaula, né en 1941, a vécu et travaillé près de Bari (CATENA/SUD) en Italie du Sud.

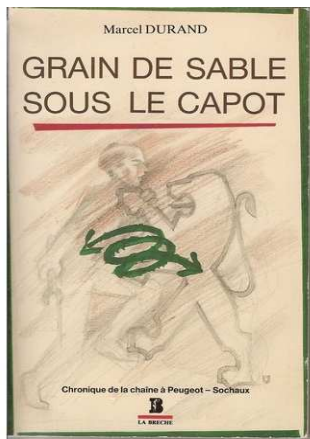
Dans « Tuta blu » (bleu de travail) il nous livre le quotidien de ce que fut sa vie : la crasse de l'usine, les gestes du travail, ses rêves, un dimanche qui n'en finit pas, l'abrutissement, l'ennui et la fatigue surtout. Ce que son bleu résume, il le voit du côté du Sud. Un Sud campagnard déjà recroquevillé et meurtri, soumis aux lacérations industrielles, mais qui subsiste en lui, revit et l'assaille de souvenirs, d'une foule de sensations violentes et intimes.



Fabienne Swiatly est née en 1960 à Amnéville, Moselle . elle vit aujourd'hui à Lyon.

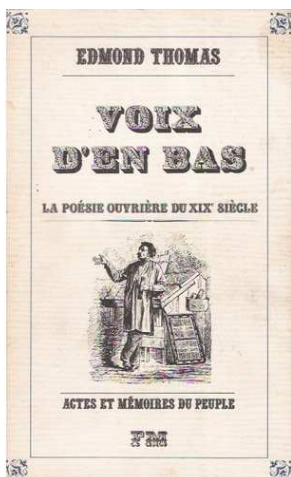
Roman, nouvelles, poésie, essais

Avant d'écrire j'ai lu. Dans le désordre des bibliothèques croisées. Je ne savais rien de la littérature sauf que j'aimais ça : lire. J'étais affamée. Puis je me suis mise à écrire avec fièvre. De tout. Je ne savais rien de l'écriture mais j'écrivais. Puis j'ai compris qu'il fallait travailler et j'aime ce mot de chantier d'écriture. Alors je me suis mise au travail. De toute façon, je ne sais pas comment faire autrement. Je ne sais pas comment faire sans l'écriture face à la complexité de ma vie et du monde.



Marcel Durand, de son vrai nom **Hubert Truxler**, ouvrier chez Peugeot. Il intègre en 1968 à l'âge de 21 ans, Peugeot-Sochaux.

« Huit heures par jour au boulot. Ce n'est pas rien. Même si on résiste, la chaîne déteint sur nous. En ville on continue de courir comme si on était toujours à s'agiter autour des carcasses de bagnoles. On parle fort parce que les machines ne s'arrêtent jamais de nous vriller les oreilles. On laisse des plumes au boulot. Plusieurs copains y ont laissé leur peau ».



Jean-Baptiste Clément,

(auteur du « *Temps des cerises* »), 1836 -1903

Le texte « *La machine* » est extrait du recueil « *Voix d'en bas* » d'**Edmond Thomas**.

Si la poésie en général peut être regardée comme la mémoire du monde, la poésie ouvrière est bien à la racine même de la mémoire du peuple.

Jean-Baptiste Clément, « *La machine* » :

Je viens de m'éveiller
Et je suis déjà fatiguée.
Ce matin la nature est gaie.
Mais il faut aller travailler,
Et douze heures, sans sourciller,
Le dos courbé sur la machine...
Oh ! que j'ai mal dans la poitrine !
...

Constant Malva, « *Ma nuit au jour le jour* » :

Ceci est donc mon journal, commencé à une date que j'ai prise au hasard, et terminé à la même date l'année suivante.

On va sans doute me reprocher d'avoir en cela imité certains bourgeois qui font part aux autres de leurs joies, de leurs soucis quotidiens. Est-ce que tout le monde n'a pas ses peines petites et grandes ? On peut faire un roman de n'importe quel type de la société. C'est exact. Seulement, on connaît mal la vie du mineur. On ne sait que ce qu'en disent les politiciens et les journalistes après les catastrophes. Pour des intérêts qui ne sont pas toujours ceux des mineurs, on atténue les faits ; on accuse la fosse meurtrière, le grisou surnois, on s'en prend à la fatalité ; on nous traite de héros, de surhommes ; l'émoi passé, on nous oublie.

J'ai donc écrit un an de ma vie de houilleur. Dans ce journal, la vérité est fidèlement respectée. Voilà de vrais mineurs ; ils n'ont pas que des qualités. Pourquoi mentir ? La simple réalité n'est-elle pas suffisamment tragique ?

Pour ceux qui douteraient quand même de ce que j'avance, mon passé, me semble-t-il, est garant de ma sincérité. La meilleure preuve de mon honnêteté, c'est ma vie de mineur. Si j'avais trahi, si je m'étais prêté à quelque complaisance, je ne serais plus dans la mine à l'heure actuelle.

En divulguant ceci, j'ai la certitude de rendre service à mes frères de travail et même à toute l'humanité.

Jean-Pierre Levaray, « *Putain d'usine* » :

NE TRAVAILLEZ JAMAIS

Tous les jours pareils.

J'arrive au boulot (même pas le travail, le boulot) et ça me tombe dessus, comme une vague de désespoir, comme un suicide, comme une petite mort, comme la brûlure de la balle sur la tempe.

Un travail trop connu, une salle de contrôle écrasée sous les néons – et des collègues que, certains jours, on n'a pas envie de retrouver.

Même pas le courage de chercher un autre emploi. Trop tard. J'ai tenté jadis, j'aurais pu faire infirmier à l'HP, prof de lycée technique, et puis non, manque de courage pour changer de vie. Ce travail ne m'a jamais satisfait, pourtant je ne me vois pas apprendre à faire autre chose, d'autres gestes. On fait avec, mais on ne s'habitue pas. Je dis « on » et pas « je » parce que je ne suis pas le seul à avoir cet état d'esprit : on en est tous là.

On en arrive à souhaiter que la boîte ferme. Oui, qu'elle délocalise, qu'elle restructure, qu'elle augmente sa productivité, qu'elle baisse ses coûts fixes. Arrêter, quoi. Qu'il n'y ait plus ce travail, qu'on soit libres. Libres mais avec d'autres soucis.

On sait que ça va arriver, on s'y attend. Comme pour le textile, les fonderies... un jour, l'industrie chimique lourde n'aura plus droit de cité en Europe.

Personne ne parle de ce malaise qui touche les ouvriers qui ont dépassé la quarantaine et qui ne sont plus motivés par un travail trop longtemps fait, trop longtemps subi. Qu'il a fallu garder parce qu'il y avait la crise, le chômage et qu'il fallait se satisfaire d'avoir ce fameux emploi garanti pour pouvoir continuer à consommer à défaut de vivre.

Personne n'en parle. Pas porteur. Les syndicats le cachent, les patrons en profitent, les sociologues d'entreprise ne s'y intéressent pas : les prolos ne sont pas vendeurs.

On a remplacé l'équipe d'après-midi, bien heureuse de quitter l'atelier. C'est notre tour, maintenant, pour huit heures.

On est installés, dans le réfectoire, autour des tasses de café. Les cuillères tournent mollement, on a tous le même état d'esprit et aussi, déjà, la fatigue devant cette nuit qui va être longue.

Qui parlera de l'enfer salarial ?

Non pas obligatoirement pour la pénibilité, mais pour toute cette vie bouffée, une vie déjà trop petite que le salariat grignote encore d'avantage.

Fabienne Swiatly, « *Gagner sa vie* » :

LYCÉE PUBLIC MIXTE – TERMINALE G3 – METZ 1978

J'ai dit littérature, ils ont répondu gestion-commerce. Pas assez douée pour la voie littéraire, il aurait fallu redoubler mais les parents ne veulent pas le redoublement puisque ce n'est pas obligé. Préparer un bac pour une fille d'ouvrier, c'est déjà bien et puis gestion-commerce, ça fait sérieux. On dirait presque un métier...

...Terminale G3, un métier assuré après le bac. Secrétaire commerciale, c'est déjà bien pour une fille d'ouvrier. Alors, j'essaie au début de faire bien, de travailler, d'écouter et de suivre, de faire commerce, de faire gestion. Mais dans la classe tout semble vouloir se passer ailleurs qu'au tableau, ailleurs que dans la bouche des enseignants, qui souvent nous traitent de bons à rien, parce qu'on ne s'intéresse pas à la vie des entreprises, à la façon de rédiger un courrier, aux subtilités de la comptabilité. De notre vie définitivement foutue si on persiste à mal faire. Et si certains élèves s'accrochent parce que ce serait bien le bac à la fin de l'année, on est dans une classe de bons à rien. Chaque jour, un prof pour nous le rappeler, pour le graver dans notre tête, pour nous le tatouer sur la peau. Bons à rien. De leur soulagement à se convaincre que c'est de notre faute. Notre faute...

...Alors, je me dis que je vais me tirer, que je vais partir quelque part dans le Sud ou alors en Inde. Garder des chèvres, j'irai garder des chèvres dans les Cévennes, c'est ce que je dis à la prof de dactylo qui nous apprend à taper sur le clavier sans regarder les doigts qui trouvent la bonne touche tout seuls. Et la prof ne rit pas, ne dit pas que c'est idiot. Elle dit seulement, s'occuper des bêtes c'est un métier difficile, elle dit son père agriculteur, les vaches tous les jours. Pas de dimanche. Un beau métier, mais difficile. Alors les chèvres, pas de dimanche non plus. Puis elle dit pas mal la frappe mais qu'il faudra gagner en vitesse. Elle dit de bien m'exercer et que ça viendra ensuite. Et c'est vrai, aujourd'hui encore devant l'écran, mes doigts qui bougent ensemble tous les dix sur le clavier sans regarder, et je me dis que cette prof, dont j'ai oublié le nom, cette prof-là n'avait pas ri de mes rêves d'adolescente, et qu'aussi elle m'avait appris une des rares choses qui me soient encore utiles aujourd'hui.

Tommaso Di Ciaula, « *Tuta blu* » :

Maudite usine ! Et pourtant j'en avais tant rêvé. Le premier jour de travail, je pensais à tous les travaux que j'avais faits jusqu'au jour d'avant, des travaux fatigants et ingrats : couper le bois, ramasser les oignons, s'occuper des bêtes, cueillir les petits pois... Je pensais à tout ça et je riais. L'usine était peut-être bien un peu bruyante. Un type en blouse grise, la tête rasée, me mit une lime entre les mains et m'invita à m'asseoir. Je le regardai stupéfait, je n'en croyais pas mes yeux, je faillis lui demander : c'est tout ? C'est ça mon travail. Plus de lourdes pioches mais une petite lime qui pesait quelques grammes, plus besoin de se casser le dos sous le soleil mais une belle chaise et les coudes appuyés sur l'établi. C'est vrai que depuis ce jour-là beaucoup de choses ont changé. Et à la fin de la journée la petite lime pesait des quintaux et de rage tu avais envie de la planter dans le cœur de quelqu'un.

Marcel Durand, « *Grain de sable sous le capot* » :

FAIRE LE FOU POUR NE PAS LE DEVENIR

Jouer, toujours jouer. Atténuer la fatigue physique et nerveuse occasionnée par le travail en jouant. Tout utiliser pour le jeu. Réinventer à chaque instant. Rester créatif. Ne pas se plier au rythme de la machine. Garder sa personnalité. Mettre toute sa fougue dans le jeu. Laisser déborder tous les refoulements accumulés par le travail abrutissant. Dire non à la routine boulot – dodo – loto - bobonne et les gosses. Travailler et ne faire que travailler en chaîne sans penser à autre chose, c'est s'assurer de devenir dingue au bout de quelques années. Nous, nous préférons jouer aux dingues pour retarder au maximum l'heure où la folie et l'usure physique nous rattraperont enfin. (De toute façon, nous laissons des plumes sur la chaîne. Nous ne voulons pas vous encombrer de chiffres, mais la longévité d'un OS, statistiquement, n'est pas la même que celle d'un directeur...)

Comment arriver à pratiquer toutes ces activités en travaillant ? Eh bien, en travaillant très vite. Parce que, bon, le boulot, il est fait, hein chef ? On déconne, mais le boulot est fait !... Au bout d'un moment on acquiert une certaine habileté. D'où le désir pour certains de préférer rester toujours au même poste, plutôt que d'être trimbalé à droite et à gauche, contraint de se réadapter chaque fois avant de pouvoir souffler un peu.

Un nouveau aux planches ne comprend pas comment les anciens arrivent à « bricoler » en plus de leur travail alors que lui arrive tout juste à tenir le poste.

Mémoire et identité

Au cours de ces dernières années, Dominique Chenet et Patrice Lattanzi se sont attachés, dans divers cadres et avec différents partenaires, à développer des projets alliant mémoire(s) et identité(s) locale(s) :

2002 :

« **À l'intérieur d'une mine de Charbon** » de Stephen Crane - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2003 :

« **Un p'tit trou dans le paysage** » de François Chanal - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2004 :

« **Bons baisers de Couriot** » de Maurice Bedoin - Musée de la Mine de Saint-Etienne.

« **Un p'tit trou dans le paysage** » de François Chanal - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre (Reprise en partenariat avec le CAN).

« **Centenaire de la Bourse du Travail** » Cie Babel / Archives municipales / Médiathèque de Saint-Etienne.

2005 :

« **Saint-Etienne et le théâtre** » Cie Babel / Archives municipales / Comédie de Saint-Etienne

« **Expo Giron Frères** » (Enregistrement d'archives) Cie Babel / Archives départementales / Musée d'art et d'Industrie.

« **La Mine aux enfants** » (Atelier Théâtre) - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre / Centres de loisirs de Montreynaud et Michelet.

2006 :

« **Canto Blues** » de Stefano Moscato - Musée de la Mine de Saint-Etienne / GRAC.

« **Un fils de Constantine** » de Albert-Paul et Dominique Lentin - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Festival des musiques innovatrices.

2007 :

« **Mine mode d'emploi** » de Dominique Chenet, Patrice Lattanzi, Roland Bouilly - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

« **Séverine, mémoires d'habitants** » Textes de François Chanal - Ville de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2008 :

« **La nuit des friches** » de Franck Pavloff - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cie Cœur d'Art & Co.

2009 :

« **La Rivière, une traversée sensible** » Centre Social de La Rivière et les habitants du quartier / François Chanal / Cie Cœur d'Art & Co.

Coeur d'Art & Co

13, rue Babeuf

42100 Saint-Etienne

Tél. : 04 77 38 16 28

email : coeurdart-co@club-internet.fr

www.coeurdartnco.fr